

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 25 (1917)

Heft: 5

Artikel: L'école professionnelle de blessés et les œuvres de l'Hôtel-de-Ville de Lyon [suite et fin]

Autor: Guisan

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-548982>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,
Soins des malades et hygiène populaire.

Sommaire

	Page		Page
L'Ecole professionnelle de blessés, Lyon (fin)	49	militaire sanitaire suisse; Croix-Rouge et	
Un peu de chirurgie de guerre	54	samaritains de La Tour-de-Peilz; samari-	
Recherche des corps et assainissement des		tains de Cressier, cours de soins aux malades	58
champs de bataille	56	Bibliographie	60
Nouvelles de l'activité des sociétés: Société		Changement de domicile	60

L'Ecole professionnelle de blessés et les œuvres de l'Hôtel-de-Ville de Lyon

Conférence donnée le 18 février 1917 à la Croix-Rouge vaudoise
par M. le D^r GUIBAN, de Lausanne

(Suite et fin)

Une importante section, puisqu'elle comprend des ateliers de *forgerons*, de *mécaniciens*, de *cordonniers*, de *polisseurs*, etc., est celle de l'*orthopédie*, placée sous la direction du D^r Nové-Tosserand, médecin-chef du centre orthopédique de Lyon. Cette industrie malheureusement trop florissante aujourd'hui a produit déjà des appareils d'une réalisation délicate souvent, puisqu'ils doivent s'appliquer à des lésions variées ou des déformations inattendues.

* * *

Pour ceux malhabiles à manier les gros outils ou habitués de par leur profession antérieure à tenir la plume, on a créé des classes d'*enseignement commercial*. Ici les élèves apprennent la comptabilité, la dactylographie, la sténographie, les langues et bien d'autres choses encore.

* * *

Lorsque j'aurai mentionné la section de *télégraphie sans fil*, comptant une trentaine d'élèves, j'aurai montré la diversité des branches enseignées à l'école Joffre.

* * *

La durée de la scolarité varie naturellement d'une section à l'autre et dépend des aptitudes individuelles. Il faut sept à huit mois pour faire un comptable; dix à douze pour un cordonnier. Le métier de tailleur s'apprend en quinze à dix-huit mois, mais deux ans ne sont pas trop pour devenir menuisier-ébéniste.

Arrivés au bout de leur programme d'enseignement, les élèves passent un examen devant des commissions composées de gens du métier, étrangers à l'école. Une fois en possession de leur diplôme, les candidats trouvent facilement à se placer. Je sais des comptables qui ont été

engagés dans des maisons de commerce aux appointements de 150 à 200 fr. pour commencer.

* * *

Malgré son importance administrative et son développement continu, l'école professionnelle de blessés demeure un rameau — mais combien vigoureux — des œuvres créées par l'Hôtel-de-Ville de Lyon, ou plus exactement par son maire, afin de payer le plus largement possible aux nécessités engendrées par la guerre.

Ces œuvres connues sous le nom d'*œuvres de l'Hôtel-de-Ville* sont de deux sortes.

Les unes sont strictement *municipales*, c'est-à-dire émargent au budget. Tels sont les soupes scolaires, la construction du nouvel hôpital de Grange-Blanche et celle du Stade des jeux olympiques, deux vastes entreprises où nous avons vu travailler des centaines de prisonniers de guerre allemands, parfaitement satisfaits de leur sort soit dit en passant, enfin la bibliothèque de guerre où l'on centralise toutes les publications de tous les pays ayant trait à la conflagration actuelle, c'est là que les historiographes pourront puiser à des documents de premier ordre.

Les autres œuvres, bien que rattachées à l'administration lyonnaise, jouissent d'une autonomie propre et sont soutenues par la générosité publique.

Ces œuvres multiples qui se pénètrent et se complètent de la façon la plus heureuse sont :

- 1° l'œuvre de secours aux prisonniers de guerre ;
- 2° l'œuvre de la lingerie du soldat ;
- 3° l'assistance aux réfugiés, aux internés civils et aux Alsaciens-Lorrains ;
- 4° le bureau de recherches de militaires disparus ;
- 5° l'œuvre des enfants de mobilisés veufs ;
- 6° les ateliers municipaux ;

7° le bureau de renseignements aux familles de militaires ;

8° le bureau de recherches des réfugiés belges et français ;

9° les hôpitaux municipaux.

L'âme de toutes ces entreprises, c'est Madame Herriot, et je ne saurais assez exprimer mon admiration de l'ordre, de la méthode, de l'exactitude qui sont à la base de son administration. J'ai vu ces différentes œuvres, mais devant nécessairement me restreindre, je ne parlerai que de celles qui m'ont le plus frappé. Parcourir avec Madame Herriot les salons de l'Hôtel-de-Ville, fut un plaisir, car connaissant tout, sachant tout, elle était à même de vous renseigner sur n'importe quel point, avec cette grâce et cette complaisance innées chez la femme française.

Voici pour commencer, dans la grande salle des fêtes et débordant sur d'autres salons, dans la cour d'honneur jusque dans les sous-sols l'*œuvre de secours aux prisonniers de guerre*. Cette œuvre s'est donnée pour tâche d'envoyer des vivres aux Lyonnais nécessiteux, dans tous les camps, mais a aussi adopté plus spécialement ceux d'entre eux : celui de Friedrichsfeld et celui d'Ohrdruf où des colis collectifs sont expédiés à tous les prisonniers de guerre, sans distinction de grade ou de nationalité.

L'œuvre de secours aux prisonniers de guerre se charge aussi d'adresser au prix de revient, sans frais d'emballage ou de manutention, des paquets individuels sur la demande de parents ou d'amis.

En parcourant un salon de l'Hôtel-de-Ville nous y avons vu entassés sur le parquet dans l'ordre le plus parfait des milliers de boîtes de conserves les plus variées, d'énormes caisses de thé venant directement des Indes, des montagnes de sucre et suspendus à des cordes entre les lustres de cristal des chapelets de saucis-

sons ou d'autres produits de la charcuterie lyonnaise. Les connaisseurs vous diront qu'ils sont en tous points comparables aux meilleures spécialités payernoises ou d'outre-Rhin.

Quelques chiffres vous donneront une idée approximative des richesses de cette halle de l'alimentation. Du 7 septembre 1914 au 31 décembre 1915, il est entré à l'Hôtel-de-Ville:

Conserves de viande . .	78 950 boîtes
» de poisson . .	61 370 »
» de légumes et	
fruits	68 710 »
Chocolat	14 130 kg.
Biscuits	85 000 »
Pain	56 655 »
Fromage	1 070 »
Lard	2 380 »
Saucissons	8 590 pièces

Toutes ces richesses servent à la confection des colis pour les prisonniers de guerre. L'opération se passe dans la grande salle des fêtes. Une trentaine de dames y travaillent tous les jours et c'est merveille que de voir la dextérité qu'elles y apportent. Chaque colis comporte trois emballages: le pain dans du papier fort et les boîtes de conserve dans un carton. Le tout est enfin emballé dans du papier-toile qui lui-même est ficelé et scellé par un plomb.

Ainsi prêts, les colis passent aux mains d'une douzaine de dames qui écrivent les adresses. Le service de la *comptabilité* s'en empare alors pour inscrire dans un registre *ad hoc* la date de l'expédition, les noms des destinataires et des expéditeurs, sa valeur, sa composition.

Le service de l'*expédition* se charge de remplir les feuilles de déclaration. A la fin de l'après-midi, tous les colis passent de la grande salle des fêtes sur une toile tendue, le long de laquelle ils glissent jusque dans la cour. Chargés sur des

camions, les colis sont alors conduits directement à la gare pour être mis enfin dans les fourgons.

En moyenne il sort de l'Hôtel-de-Ville 12 à 13,000 colis mensuellement. Cela représente pour la période de janvier 1915 au 31 octobre 1916 243,000 paquets. Chacun d'eux pèse un peu moins de 5 kg. et ils renferment généralement: pain 1 kg., biscuit 1 kg., boîte de légumes 1 kg., boîte de viande $\frac{1}{2}$ kg., boîte de confiture $\frac{1}{2}$ kg., chocolat $\frac{1}{4}$ kg., un morceau de savon, une boîte de lait ou de bouillon. Prix du colis ainsi composé fr. 5.

A ces envois il y a lieu d'ajouter encore les quarante et quelques wagons complets expédiés à différents camps où la faim se faisait particulièrement sentir. La valeur de toutes ces marchandises qui avaient quitté Lyon au 31 octobre 1916 représente la somme fabuleuse de fr. 1,600,000.

Ce n'est pas là toute l'activité déployée par l'œuvre des prisonniers de guerre. On sait la façon dont sont nourris — ou pas nourris — les Russes dans les camps allemands. Un sentiment de justice exigeait qu'on fasse aussi quelque chose pour ces malheureux, aussi l'Hôtel-de-Ville se chargeait-il d'envoyer chaque mois des vivres à 20,000 d'entre eux, en plus de 71 wagons complets qui avaient été expédiés à leur intention à la date du 31 octobre 1916.

* * *

L'*œuvre de la lingerie du soldat* qui occupe l'un des grands salons de l'Hôtel-de-Ville a vu le jour en septembre 1914. En plus grand, il m'a rappelé le dépôt de la Croix-Rouge du V^e arrondissement, au temps de sa splendeur, alors qu'il occupait la loge maçonnique. J'ai vu là des piles de chemises, serviettes, mouchoirs, chaussettes, ceintures, souliers, sans omettre une collection d'uniformes français de toutes armes qui auraient suffi à équiper des centaines d'hommes. Voisinant

avec ces comptoirs, des rayons dignes d'un *Bon Marché* ou d'un *Louvre*, richement assortis en savon, papier à lettre, blagues à tabac, pipes, portefeuilles, jeux de cartes, dominos, lampes électriques, boussoles et *tutti quanti*. Une telle abondance de biens a permis d'envoyer pour la Noël plus de 40,000 objets aux braves poilus du front.

Aux soldats dénués de ressources, l'Hôtel-de-Ville envoie des colis composés généralement de: 1 chemise, 1 caleçon, 1 paire de chaussettes, 1 chandail, 1 mouchoir de poche, 1 pipe, 1 paquet de tabac, 1 pochette de papier à lettre, 250 g. de chocolat.

En consultant les registres, on constate que les achats faits pour l'*œuvre de la lingerie* par M^{me} Herriot — c'est elle encore qui assume cette tâche — représentent, après 14 mois d'existence, les quantités suivantes: Tissus: 355,640 m.; sous-vêtements: 85,750 pièces; laine filée: 7196 kg.; linge (confectionné dans les ouvriers): chemises 50,000, caleçons 42,000, chaussettes 55,000; bimbeloterie: 140,000 pièces; tabac: 24,000 paquets; savon: 44,000 pièces.

Pour faire parvenir soit aux soldats dans les tranchées, soit aux prisonniers de guerre leurs colis, il a fallu employer une première fois 22,100 kg. de papier d'emballage, puis 19,500 mètres, 826 kg. de ficelles et quelques mille caisses ou sacs.

* * *

L'*Assistance aux réfugiés, aux internés civils et aux Alsaciens-Lorrains* fonctionne depuis 1915 et se donne pour tâche de pourvoir à l'entretien des réfugiés et de leur prêter une aide morale. Cette œuvre occupe diverses pièces, mais le salon de l'Hôtel-de-Ville qui héberge le *vestiaire* vaut à lui seul une visite. N'étaient les parquets cirés, les ors et les peintures,

les candélabres et les glaces, on se croirait chez quelque grand fripier.

Voici suspendus à des porte-manteaux des jupons de soie aux nuances variées; tout à côté des robes venues s'échouer ici — beaucoup du moins — parce que les jupes en sont trop longues et trop étroites; voici tout un rayon de lingerie où la toile de coton voisine avec le linon. Voici des chaussures de toute couleur et de toute nuance aussi bien pour les petits pieds que pour les grands. On trouve aussi dans ce paradis des réfugiés des confections pour enfants et des vêtements d'hommes, d'une coupe parfois un peu surannée, mais ce qui m'a le plus amusé, c'est le comptoir des chapeaux où un historiographe aurait l'occasion de se documenter sur les coiffures masculines et féminines durant cette dernière décade. En revoyant ces représentants d'un autre âge on pouffe de tant d'excentricités. Et comme je m'étonnais d'une collection aussi extraordinaire, M^{me} Herriot voulut bien me confier en souriant que le rayon des chapeaux ne retenait guère la clientèle.

Et cependant croirait-on que le vestiaire a distribué en 10 mois plus de 10,000 objets dont 3000 chemises, 800 paires de chaussures, 2500 paires de bas et chaussettes, 600 vêtements, etc.

Deux couturières sont occupées aux retouches et aux réparations, car la maison s'est fait une règle de ne rien livrer qui ne soit sinon neuf du moins en bon état.

* * *

Le bureau de recherches des réfugiés français et belges est un organe trop vaste pour que M^{me} Herriot ait cru pouvoir en assumer la bonne marche. Elle s'est déchargée de ce soin sur MM. Picard, professeur à la faculté de droit, et Legrand, professeur à la faculté des lettres. C'est ce dernier qui a bien voulu nous servir

de guide dans le dédale des pièces de leur dicastère où travaillent 4 à 500 jeunes filles.

Le bureau de recherches des réfugiés français et belges qui fonctionne depuis septembre 1914 est divisé en un certain nombre de sections.

1° *Celle de renseignements sur les réfugiés et les évacués* (ceux qui ont fui devant l'ennemi) possède un système de fiches classées de façon à donner instantanément le rôle complet des réfugiés des territoires envahis se trouvant actuellement dans les différents départements. Des correspondants, en rapport avec les mairies de chaque commune, font connaître toutes les mutations qui se produisent.

2° *La section des renseignements sur les habitants des régions occupées* cherche à centraliser tous les renseignements qu'elle arrive à obtenir sur ce qui se passe dans les départements envahis. Ce sont naturellement les évacués qui sont les mieux placés pour documenter l'œuvre. On a pu ainsi établir plus de 800 dossiers concernant les localités que détiennent momentanément les allemands. Ces dossiers seront plus tard des mines inépuisables de renseignements précis. M. Legrand a ouvert à mon intention quelques-uns de ces cartons. J'ai vu celui de Lille, celui de Douai, celui d'Olizy. Cette petite commune de la Meuse comptait avant la guerre 500 et quelques habitants. Les évacués ont appris à M. Legrand que la population était tombée à 200 et ils ont fourni des renseignements sur leur état de santé. Dans le dossier d'Olizy se trouve la liste des maisons encore debout et l'énumération de celles qui ont été incendiées ou bombardées; le tableau des fusillés, qui pour ce seul village se monte à 21 personnes dont 4 vieillards. A côté de ces renseignements s'en trouvent d'autres relatifs au prix des denrées, à leur pénurie, etc.

La section des renseignements sur les habitants des régions occupées se charge aussi de transmettre à ceux demeurés là-bas des nouvelles de leurs parents et d'en obtenir aussi. Cette correspondance qui se fait par l'intermédiaire de la Croix-Rouge de Francfort, nécessite tout un travail de dépouillement. Aucune lettre ou carte-postale, quel que soit d'ailleurs son texte, n'est transmise telle quelle. On en extrait simplement l'adresse exacte de la personne dont on veut des nouvelles et on en fait une fiche qui est expédiée à Francfort. Francfort s'informe de l'état de santé du parent auprès des autorités allemandes de la localité occupée. Une fois la réponse parvenue, la fiche est renvoyée annotée à Lyon. La plupart ou tout au moins beaucoup de correspondants s'imaginent que leur prose ira tout droit à l'adresse de son destinataire, aussi faut-il voir leur astuce à vouloir parler de choses défendues.

J'ai vu par exemple une carte postale libellée à peu près comme suit:

« Chère maman. Je pense que tu sera contente de savoir que tante Marie-Anne va mieux. Les docteurs disent qu'elle est encore faible, mais qu'elle guérira sûrement, seulement ce sera long. »

Comment ne pas découvrir le visage de la France derrière ce joli nom de Marie-Anne qu'elle porte du reste lorsqu'elle est parée du bonnet phrygien?

* * *

Il me resterait à vous parler des œuvres, des hôpitaux, d'autres œuvres encore que j'ai visités avec un très grand intérêt. Mais je ne voudrais pas abuser de votre patience.

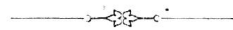
En songeant à l'énorme effort développé par la ville de Lyon pour mettre sur pied et faire vivre toutes les œuvres de l'Hôtel-de-Ville, peut-être vous serez-vous

demandé: qui fournit les fonds? C'est d'une part l'Etat, qui paie par exemple aux hôpitaux municipaux fr. 2. 50 par soldat et par jour; c'est d'autre part la ville de Lyon qui subventionne l'œuvre, mais le plus gros appoint vient du public généreux et des souscriptions de sociétés privées. Grâce à toutes ces libéralités, les œuvres de l'Hôtel-de-Ville sont assurées d'une recette moyenne de fr. 100,000 par mois, sans compter la valeur des dons en nature de toute espèce.

* * *

Mesdames et Messieurs. S'il en est parmi vous qui s'intéressent aux œuvres sociales nées de la guerre, qu'ils fassent

le voyage de Lyon. Ils n'auront pas à s'en repentir. Si M^{me} Herriot n'est plus là pour vous faire les honneurs de l'Hôtel-de-Ville, du moins soyez assurés de trouver de la part de ses collaborateurs, l'accueil le plus aimable. Quand vous aurez parcouru les vastes salons du grand édifice municipal, vous reconnaîtrez que Lyon est digne du témoignage que lui décernait son maire — aujourd'hui ministre — homme modeste entre tous, quand il la représentait comme une « grande ville de France travaillant de toutes ses forces, de toute sa pensée, de toute son âme, en attendant que surgissent à l'horizon les ailes blanches de la victoire ».



Un peu de chirurgie de guerre. L'art de refaire un visage

Si la guerre, la guerre actuelle surtout, s'ingénie à détruire, c'est aussi la guerre et ses atrocités qui ont fait naître des actes et des réparations inconnues jusqu'ici. Et parmi ceux qui s'ingénient à conserver, à réparer ce qui est encore réparable, nous devons citer en premier lieu les chirurgiens.

Oui, la chirurgie de guerre, la chirurgie conservatrice, a fait des progrès énormes, mais nous voudrions ici dire un mot de la chirurgie *restauratrice*.

Nous savons que dans les combats de tranchées, c'est la tête qui — plus que toute autre partie du corps — est atteinte par les projectiles. Les plaies de la face et du crâne sont très nombreuses, et, si elles n'ont pas entraîné la mort, elles risquent de défigurer une fois pour toutes les rescapés qui porteront toute leur vie des cicatrices et des balafres plus ou moins étendues.

Je veux bien qu'il y ait balafre et balafre; j'admets qu'il peut y en avoir de

désirables: des plaies guéries qui donnent l'honneur sans trop léser les traits d'une physionomie... Mais il y a quantité de plaies qui défigurent, et — comme on l'a dit avec raison — avoir été un héros, et risquer de rester toute sa vie un monstre, voilà qui est odieux.

C'est donc à la restauration de la face que beaucoup de chirurgiens se sont attachés, et, il faut l'avouer, ils ont fait des merveilles! Si je pouvais faire voir à mes lecteurs certaines photographies d'êtres défigurés, prises avant, pendant et après le traitement, ils n'en croiraient pas leurs yeux. Et l'on ne restaure pas une face humaine comme la tête d'une poupée de cire!

Pour reconstituer la forme et la façade, il faut d'abord une couverture, une enveloppe: de la peau. En second lieu il faut un point d'appui solide remplaçant ce qui a pu être enlevé de l'os; enfin il faut du remplissage pour former le matelas nécessaire entre la peau et l'os. Selon les cir-